

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 3 (1896)
Heft: 16

Artikel: La vie du ténor
Autor: Cabs, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068472>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bout des pieds, car dans le maniement de la pédale ceux-ci doivent agir avec un sentiment fin et délicat, car la pédale ne doit pas du tout être traitée comme un petit tabouret sur lequel les pieds reposent.

C. H. RICHTER.

(Traduction de Mlle E. Willy.)

(A suivre.)



LA VIE DU TÉNOR

DA mort de Duprez, que nous avons annoncée ces jours derniers, a évoqué dans la presse — c'était fatal — tout un monde d'anecdotes. Conter par le menu l'existence du ténor légendaire serait entreprendre l'histoire du drame lyrique depuis 1820. Il est extrêmement rare, en effet, de trouver un chanteur merveilleux, fournissant une carrière aussi bien remplie et aussi étroitement liée à tous les événements artistiques du temps.

En relations intimes avec les grands compositeurs de l'époque, il avait gardé d'eux les autographes, les compliments, les témoignages d'amitié les plus précieux et les plus flatteurs.

Il avait su acquérir également les bonnes grâces des personnalités les plus haut placées, à une époque où le préjugé contre « le cabotin » régnait encore dans toute sa force. Il fut l'enfant chéri de la plupart des cours de l'Europe et s'assit à la table de maintes têtes couronnées. Aussi était-il fort jaloux par ses camarades. Cette jalouse, s'il faut en croire la légende, aurait même coûté la vie à son rival Nourrit, qui, bien que très honnête homme et artiste convaincu, n'eut pas assez de grandeur d'âme pour supporter le triomphe de son rival dans *Guillaume Tell*, à l'Académie royale de musique. On raconte qu'à la suite de ce dépit artistique, Nourrit se précipita, à Naples, où il était en représentation, du haut d'une rampe d'escalier.

* * *

Il ne faudrait pas cependant s'imaginer, d'après ce qui précède, que la vie d'un ténor à la mode est toujours semée de roses. C'est au prix d'un travail acharné et de privations de toutes sortes qu'il acquiert en général la gloire et l'argent. Que d'études, que de vocalises, que d'exercices fastidieux et fatigants avant d'acquérir la souplesse

de voix nécessaire ! Une simple anecdote suffira à en donner une idée.

Porpora, le compositeur fameux, avait pris en amitié un jeune élève, dont les ressources vocales l'avaient de prime abord charmé. Il lui demanda un jour s'il se sentait le courage nécessaire pour suivre sans mot dire et sans se décourager la route qu'il allait lui tracer, quelqu'ennuyeuse que celle-ci pût lui paraître. Sur la réponse affirmative du jeune homme, il prit une page de papier de musique et y traça toute une série d'exercices, gammes diatoniques et chromatiques, ascendantes et descendantes, sauts d'intervalles, trilles et appogiatures et traits de vocalisation.

Pendant une année entière, cette simple feuille de musique occupa seule l'élève et le maître ; l'année suivante y fut encore consacrée, et la troisième n'apporta aucune modification à cet enseignement peu varié. L'élève commençait à murmurer : « Tu m'as promis l'obéissance passive, lui dit Porpora ; tiens ta parole ou je t'abandonne. » La quatrième année s'écoule, la cinquième suit, et l'éternelle feuille est toujours l'unique objet des constants efforts du maître et de l'élève. Enfin, la sixième année apporte quelque variété aux leçons. Sans abandonner les exercices primitifs, Porpora y joignit cependant quelques leçons d'articulation et de diction. Puis un beau jour le professeur dit à son élève stupéfait : « Va, je n'ai plus rien à t'apprendre : la gloire sera ton partage ; car dès aujourd'hui tu es le premier chanteur de l'Italie et du monde entier. » Porpora disait vrai, car ce modèle des disciples n'était autre que le célèbre Caffarelli, qui remporta sur toutes les scènes de l'Europe les plus brillants succès.

* * *

Le ténor a deux registres : la voix de poitrine et la voix de tête. Avec la première, il monte assez généralement jusqu'au sol aigu ; il prend alors la voix de tête pour donner les notes les plus élevées. Cependant certains ténors donnent le *la*, le *si*, *l'ut* et même *l'ut* dièze en voix de poitrine. Duprez, qui vient de mourir, ainsi que Nourrit, se sont fait remarquer par la puissance avec laquelle il donnaient *l'ut* naturel, et l'on se souvient du foudroyant *ut* dièze de Tamberlick. Mais à quels soins ne sont pas astreints les chanteurs qui peuvent arriver à donner ces notes si en dehors du registre de la voix humaine ordinaire !

Le ténor est difficile à trouver et encore plus difficile à conserver : c'est l'oiseau rare, le *rara avis* des anciens. Son organe délicat réclame des

soins constants, des ménagements inimaginables, et un rien suffit parfois à le briser à tout jamais.

Le ténor ne doit se livrer à aucun excès s'il veut conserver dans sa fraîcheur cet organe fragile, dont la susceptibilité est extrême et qu'un simple rhume suffirait parfois à détruire. La plupart des ténors s'abstiennent scrupuleusement de fumer. Rubini, l'ancien favori des habitués du théâtre italien, hésitait à manger selon son appétit et pour rien au monde ne serait sorti, un jour de représentation, pour autre chose que pour se rendre au théâtre. Naudin pesait avant chaque repas la quantité d'aliments qui lui était permise par son médecin. Lazzari se contentait pour son déjeuner d'œufs crus et d'une tasse de lait.

Les ténors savent, il est vrai, se faire payer ces privations par les directeurs de théâtre. Aujourd'hui, un bon ténor gagne en moyenne chaque année, de 60,000 à 150,000 francs. Roger toucha pendant longtemps à l'Opéra 80,000 francs par an. Naudin, engagé spécialement à ce théâtre pour y jouer *l'Africaine*, d'après une clause formelle du testament de Meyerbeer avait un traitement annuel de 140,000 francs. De nos jours, les impresarios américains ont encore dépassé ces chiffres. Si l'on suppose ce que ces messieurs les ténors peuvent encore gagner en allant faire des tournées à l'étranger, pendant les deux ou trois mois de congé qu'ils prennent annuellement, on arrive à un chiffre fort respectable. Mais c'est plus que jamais l'occasion de se demander si l'argent peut suffire à faire le bonheur.

Duprez, comme ses collègues, que nous citions tout à l'heure, s'était astreint aux précautions les plus inouïes pour conserver sa voix. Il suivait scrupuleusement les ordonnances de son médecin, qui le venait visiter chaque jour. Le temps n'enraye malheureusement pas son œuvre de destruction pour les ténors, fussent-ils célèbres. La voix était depuis longtemps disparue. Mais comme tout effort n'est jamais complètement perdu, Duprez aura eu la satisfaction de vivre jusqu'à quatre-vingt-dix ans sans la moindre infirmité avec la consolation des heures de gloire pour rompre la monotonie des jours de vieillesse, loin des feux étincelants de la rampe et des applaudissemets enthousiastes qu'il aimait tant.

MAURICE CABS.



Les Lieds de France

D'ALFRED BRUNEAU

M. E. Jaques-Dalcroze a donné jeudi dernier au théâtre du Sapajou une intéressante causerie sur les « Lieds de France », d'Alfred Bruneau, suivie d'une audition de la série complète des pièces du recueil. D'une naïveté voulue, mais qui ne paraît jamais cherchée, ces lieds sont construits sur le modèle de chants populaires, et leurs mélodies inspirées, franches, originellement rythmées, d'un tour bien gaulois, sont soulignées plus qu'accompagnées par des harmonies très nouvelles où s'affirme d'une manière remarquable la personnalité de l'auteur du *Rêve*. Les poèmes, dus à la plume de Catulle Mendès, présentent le plus curieux alliage de simplicité et de raffinement, de bonne flanquette et de recherche artistique, de crânerie et de sous-entendu. Ils sont écrits en prose rythmée, avec des assonances régulières, et coupés pour la plupart par de petites parenthèses-refrains dont l'apparition périodique favorise singulièrement la carrure de la phrase musicale. Nous citerons parmi les jolies pièces du volume *l'Heureux vagabond*, qu'a mis remarquablement en valeur l'excellent artiste, M. John Saxod.

— Je m'en vais par les chemins, lirelin, et la plaine. Dans mon sac j'ai du pain blanc, lirelan, et trois écus dans ma poche; j'ai dans mon cœur fleuri (chante, rossignol, chante si je ris!), j'ai dans mon cœur joli, lireli, ma mie!

Un pauvre sur le chemin, lirelin, un pauvre homme m'a demandé mon pain blanc, lirelan. « Pauvre, prends toute la miche! J'ai dans mon cœur fleuri (chante, rossignol, chante si je ris!), j'ai dans mon cœur joli, lireli, ma mie! »

Un voleur sur le chemin, lirelin, dans ma poche, m'a volé mes trois écus, lirelu. — « Voleur, prends la poche aussi. J'ai dans mon cœur fleuri (chante, rossignol, chante si je ris!), j'ai dans mon cœur joli, lireli, ma mie! »

Je m'en vais mourir de faim, lirelin, dans la plaine. Plus de pain blanc ni d'écus, lirelu. Mais qu'importe si, toujours, j'ai dans mon cœur pleu-